Zeitschrift: Éducateur et bulletin corporatif : organe hebdomadaire de la Société Pédagogique de la Suisse Romande

Herausgeber: Société Pédagogique de la Suisse Romande

Band: 63 (1927)

Heft: 6

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LXIIIe ANNÉE
N° 6.

19 MARS
1927

L'ÉDUCATEUR

DIEU HUMANITÉ PATRIE

SOMMAIRE : MARGUERITE EVARD : *Une éducatrice par vocation : Emma Piec'zynska-Reichenbach.* — *Sur Pestalozzi.* — ALICE DESCOEUDRES : *Beethoven.* — PARTIE PRATIQUE : *Méthode de composition française (suite et fin).* — J. LAURENT : *Vocabulaire et orthographe au degré inférieur.* — AVIS : *Vacances universitaires franco-suisses* ; 37e *Cours normal de travaux manuels et d'école active.*

UNE ÉDUCATRICE PAR VOCATION : EMMA PIEC'ZYNSKA-REICHENBACH

Dans son « Education progressive » (1828-33), Albertine Necker-de Saussure (1766-1841) revendiquait pour la femme des choses dont nous jouissons, alors très contestées ou inconnues même : le droit à la culture intellectuelle intégrale, qui la relève aux yeux d'elle-même et des autres ; le droit pour la célibataire d'être utile, en dehors même du mariage (chose inconcevable de son temps), une préparation des mères à l'éducation et aux soins des bébés, et des écoles de nurses pour les seconder ; enfin, pour la femme d'âge mûr, le droit à l'auto-éducation, aux travaux scientifiques, à l'exercice de la charité... sont un programme, en somme, et dont après cent ans nous avons largement bénéficié.

Sans contester la valeur de multiples carrières professionnelles d'institutrices, de pionnières de méthodes nouvelles et de hautes personnalités dans les enseignements les plus divers, c'est en Mme Emma Piec'zynska-Reichenbach que se retrouve incarné le plus complètement le grand idéal de l'éducation féminine, un siècle plus tard, — et cela par une pure vocation de maternité élargie, — jusqu'à tracer aussi une autre voie à la formation des jeunes filles pour étendre l'horizon de la femme et décupler l'influence féminine. Mme Piec'zynska revendiqua pour la femme une préparation plus complète à la vie par l'éducation sexuelle et l'élévation à un haut idéal moral ; une meilleure initiation de la mère aux soins des bébés, à l'éducation dans la famille et dans la société ; une préparation de toute femme à l'œuvre sociale, parallèlement à l'apprentissage professionnel et l'initiation à la science domestique ; l'émancipation civile et politique de la femme, afin

d'offrir des forces nouvelles à l'activité nationale et internationale. Dans cent ans, on célébrera à la même date Pestalozzi et Mme Piec'-zynska ; on ne pourra plus évoquer l'auteur de l'« Education progressive », connu du monde entier, qu'en citant l'extension de son programme féministe de par l'immense retentissement des campagnes d'opinion et des ouvrages de haute valeur de l'auteur de l'« Ecole de la pureté », de « La plus haute des tâches maternelles »... La postérité reconnaîtra en Mme Piec'zynska une éducatrice par vocation et le plus grand nom de la pédagogie féminine suisse, après Mme Necker-de Saussure. Si elle est si peu connue du grand public et même des éducateurs de son pays, c'est que, modeste et dépourvue d'une haute magistrature, — dont eût été immanquablement honoré un homme de sa valeur dans notre démocratie masculiniste ! — elle détestait toute publicité. Mais de nombreux amis, correspondants et collaborateurs des deux sexes en tous pays portent son deuil et s'affairent à faire connaître cette amie supérieure, cette âme de flamme, nous écririons cette « héroïne », si le mot même n'était usé à force qu'on en a mésusé...

* * *

Deux pochades d'abord, pour fixer les traits principaux de sa haute personnalité : grande, droite, malgré les ans, belle de traits, d'expression, de regard et d'attitude, la présidente de la Commission d'éducation nationale de l'Alliance[1] dirige magistralement une discussion, répond tour à tour en français et en divers allemands, parfois usant d'une formule en anglais ; puis elle prend feu et s'enthousiasme pour un de ses grands thèmes favoris — l'éducation maternelle et sociale de la jeune fille, l'assurance-maternité, l'apprentissage du service domestique, etc. : chacun est sous le charme... L'experte nouvellement invitée à la séance est fort surprise d'apprendre que cette brillante oratrice est sourde, sourde à ne pas entendre un volcan ! Il est vrai que la présidente a l'œil à tout et se suffit des notes prises au cours de la discussion, par une de ses fidèles secrétaires, qu'elle présente simplement : « Mes oreilles ! », remerciant d'un sourire la collaboratrice qui sut à propos lui résumer les opinions émises et lui fournir les grandes lignes d'une thèse. Mme Piec'zynska était une ensorceleuse et une grande animatrice, tenant chacun sous le charme de sa parole imagée, de ses phrases en formules claires, de ses mots à l'emporte-pièce ; il fallait la voir manier une grande assemblée, comme aux journées éducatives, ou réduire

[1] L'Alliance des sociétés féminines suisses, voir p. 10 et 11.

des adversaires par son prestige aristocratique et son autorité effective ; son ascendant tenait avant tout à son haut idéal...

Entrons à la clinique où la vieille amie, murée dans un silence de plus de trente ans, est en outre confinée dans la nuit complète depuis un mois. Nous frappons à la porte : personne ne répond et c'est gênant d'entrer ainsi. Une odeur de serre nous atteint, une des rares jouissances sensorielles pour la malade : Mme Piec'zynska est étendue et vit de vie intérieure, le visage irradié. Brusquement, elle se lève, me serre les mains avec effusion, me parle des grands sujets traités aux Journées éducatives, là-haut à la salle du Grand Conseil ; elle en vit, elle est au courant de tout, par intuition. Faudra-t-il user du seul toucher pour répondre à ses questions ? Mais non, l'oculiste a permis un petit trou d'un millimètre de diamètre dans un verre de lunette d'un noir opaque ; l'amie me tend un grand papier couleur poussière, un crayon de charbon, et je puis écrire, en caractères de dix centimètres, le mot qui est attendu . elle ne le laisse point achever, le devinant aux premières lettres d'ailleurs, tant elle est douée de cette intuition qui pénètre l'âme des autres, s'approprie la pensée, sans les mots, et scrute les sentiments non exprimés... Point de temps pour la plaindre, ni pour lui formuler la sympathie émue qu'elle inspire : elle seule s'informe de nos angoisses familiales, de nos études, etc. Et puis, elle revient à la charge : « Il faut qu'il reste quelque chose de ces grandes assises relatives aux questions de l'hérédité, il faut continuer ces rencontres fécondes de spécialistes et de profanes, de savants sociologues, psychologues, médecins, éducateurs, pasteurs, directeurs de groupements de jeunesse, de parents et d'hommes politiques,... il faut que l'on trouve autre chose que des idées élevées dans ces prises de contact, il faut tenter quelque chose de pratique... Allons, que les ardentes donnent l'exemple !... en tout petit pour commencer : le bien fait vite tache d'huile... il faut répandre ce nouvel esprit des Journées !... « Oh ! que je suis contente ! et qu'Hélène de Mulinen [1] serait enchantée... » Ensuite, quelques mots disent si bien sa résignation et sa sérénité de vieillard, proche de la mort, sentant que son œuvre vivra... Et pourtant : « Oh ! que je puisse rester en contact encore avec mes fidèles !... » Et dans la nuit absolue, Mme Piec'zynska trouvait moyen de nous écrire encore, grâce à un petit dispositif de son invention. Et c'est ainsi que, malgré le déficit sensoriel de l'ouïe et de la vue, cette femme resta debout jusqu'à la fin, grande lutteuse pour la cause du Bien, fervente de l'action sociale et aussi absolue dans le don de soi

[1] Voir plus loin, son amie de plus de 30 ans, et enthousiaste collaboratrice.

en affection qu'en zèle au prosélytisme d'une noble cause... Nul ne peut se plaindre des privations de la vie, quand il eut le privilège de contempler un tel exemple d'énergie : une activité de cet aloi l'emporte sur le stoïcisme d'une Marie Lenéru ; c'est que la vie dota Mme Piec'zynska d'admirables capacités d'action et d'aspirations idéalistes rares, et lui permit des activités fécondes que la jeune dramaturge ne soupçonnait pas.

* * *

Un peu de biographie :

Emma Reichenbach naquit à Paris, le 19 avril 1854, où son père Charles Reichenbach, était banquier (un bourgeois, originaire du Gessenay). Sa mère était Genevoise ; la fillette la perdit à sa naissance et fut orpheline de père dès l'âge de cinq ans, ayant eu très peu de vie de famille, remise plutôt à une vieille domestique dévouée et à la femme du ministre suisse ; mais elle aimait le vieux Paris des Tuileries à Notre-Dame et en parlait avec attendrissement. Elevée à Vevey, puis à Genève, fillette, adolescente, jeune fille, Emma Reichenbach souffrit de l'absence de vie familiale ; elle notait dans une lettre inédite [1] : « Enfance triste, isolée : sentiment de n'appartenir à personne ; rien de congénial autour de moi. » Ses compagnes de classe de la petite école genevoise de Mlle Vieux ont cependant gardé le lumineux souvenir de l'enfant enthousiaste, passionnée, de l'adolescente remarquablement belle et séduisante, aux abondantes tresses noires, aux grands yeux sombres, au port de reine [2]. Supérieurement douée, elle mordit à l'érudition scolaire avec bel appétit et se passionna pour l'art, notamment pour la musique ; mais toutes ses aspirations ne furent pas satisfaites par l'éducation trop livresque d'alors, et les camaraderies de sa jeunesse, dont plusieurs furent de belles amitiés dans la vie ; ce vide du cœur se mua plus tard en une splendide richesse affective.

C'est d'émotions peu communes aux jeunes filles que vibra, tout d'abord, la jeune Bernoise : à son retour à Paris à l'âge de 18 ans, elle portait au cœur le deuil de la défaite de la France, après la guerre franco-allemande ; puis, elle se passionna pour la Pologne en agonie ; après la terrible révolte des Faucheurs, ayant ses relations essentielles dans le cercle des exilés polonais ; et, prenant pour de l'amour (sans épithète) son enthousiasme pour la cause des opprimés, Emma Reichenbach épousa en 1874 le comte Stanislas Piec'zynski. C'est dans ses vastes terres domaniales que Mme Piec'zynska sentit s'éveiller sa vocation pédagogique : cette femme sans

[1] Les citations sans renvoi émanent de lettres inédites adressées à M. Evard.
[2] Du *Mouvement féministe*, du 25 février 1927.

enfant, se donna toute à l'éducation des enfants de paysans, défendant pendant dix ans, contre la russification, l'âme polonaise des petits, auxquels elle enseigna leur langue prohibée et l'histoire de leur patrie à l'interdit, ardente lutteuse de la cause des opprimés, grande patriote de cette seconde patrie d'adoption.

En Suisse, vers 1881, Mme Piec'zynska cherchait sa voie, lorsqu'elle rencontra aux Bains de Louèche, où son frère pratiquait la médecine, une Américaine, féministe militante, Dr Harriet Clisby (qui aujourd'hui, âgée de plus de 90 ans, à Londres, souffre du grand deuil du départ de son amie) ; la fondatrice de l'Union des femmes de Boston ouvrit à la jeune femme de nouveaux horizons : l'œuvre sociale aux innombrables vocations et la lutte en faveur de l'égalité civile et politique des deux sexes. En quittant la Pologne, c'est aux Etats-Unis que se rendit Mme Piec'zynska, se passionnant pour une nouvelle grande cause : l'émancipation des opprimés par l'éducation, ici l'enseignement des noirs pour les élever à être dignes du bill d'affranchissement de l'esclavage. D'autres activités sociales et éducatrices sollicitaient son cœur, elle sentit le besoin d'une préparation plus complète au « Social work », et, sur le conseil du Dr Clisby elle rentra en Suisse pour des études de médecine complètes.

C'est à Genève d'abord, puis à Berne, que Mme Piec'zynska fit ses études médicales avec le feu qui la caractérisait en tout et l'infatigable activité des vraies vocations ; forte d'ailleurs de l'expérience de la vie, que n'ont pas les étudiants ordinaires, elle s'imposait partout, enrichissant ses amis, ses maîtres même. L'écho de ses conversations, de ses enthousiasmes philosophiques, de sa passion de l'art, une amie plus jeune, alors peintre, nous l'apporta tout vibrant encore de ces années fécondes : elle en a été marquée pour la vie ! Mais une grave maladie nerveuse surgit, retardant les examens finaux ; puis, l'épreuve, l'irrémissible surdité, empêchant le diplôme qui patente la préparation professionnelle, interdisant à jamais toute carrière médicale... peut-être même l'activité altruiste de ses rêves, car aucun traitement, aucun appareil n'améliora ce centre sensoriel. Au lieu de se courber devant l'inéluctable, Emma Piec'zynska affronta l'épreuve, et continua l'action, sans rien laisser paraître de ses luttes, de ses déceptions, de ses privations, dont la musique ne fut certes pas la moindre ; jamais elle ne flancha, gardant l'âme haute, fière comme son attitude patricienne : une âme antique.

(A suivre.) MARGUERITE EVARD.

SUR PESTALOZZI

M. Bohnenblust a signalé dans l'*Educateur* les principales publications en langue allemande auxquelles le centenaire de Pestalozzi a donné naissance,

Il faut signaler sans retard la très remarquable production italienne. Le beau livre du professeur SGANZINI, de l'Université de Berne [1] est conçu sur un plan original : L'homme, le citoyen, l'éducateur, une biographie rapide en un premier chapitre de 125 pages. Le penseur et le poète, une analyse approfondie, en 150 pages, des principaux ouvrages, notamment des écrits pédagogiques. Les lecteurs de l'*Annuaire* savent déjà que M. Sganzini se meut avec aisance dans le monde de la pensée abstraite. Enfin un dernier chapitre sur la figure spirituelle de Pestalozzi, sa signification éternelle et son message pour l'heure actuelle au triple point de vue de la culture, du problème politique et du problème éducatif.

BEETHOVEN

En 1827, juste un mois après Pestalozzi, mourut Beethoven, lui aussi un homme grand par le génie et par le cœur. Tous deux à travers beaucoup de souffrances sont arrivés à donner aux autres force et joie. « Je ne reconnais pas d'autre signe de supériorité que la bonté », a écrit Beethoven.

Dès son enfance, il connut l'épreuve. Né à Bonn le 16 décembre 1770 dans une famille de musiciens, d'une mère tendre et dévouée, il avait un père ivrogne qui découvrit très tôt les dons musicaux de son fils et qui avec une sévérité et une dureté sans pareilles entreprit d'en faire un enfant prodige et cela dès l'âge de trois ou quatre ans. Parfois le père et le maître, ivres tous deux rentrant au milieu de la nuit tiraient le pauvre petit prodige de son lit et le faisaient étudier jusqu'au matin. Le père y voit la possibilité de retirer de ses talents précoces les moyens d'entretenir la famille pendant que lui pourra se livrer à sa passion favorite. Le petit Louis donna ses premiers concerts de piano à 8 ans et d'orgue à 11 ans. A 12 ans, il dirige la musique au théâtre. A l'âge de 17 ans, il se rend à Vienne, séjour d'illustres artistes, pour y poursuivre ses études. Il y rencontre Mozart.

Mais Beethoven est rappelé à Bonn par la maladie de sa mère ; après un court revoir, il a la douleur de la perdre ; il en souffrit d'autant plus cruellement que son père, de plus en plus adonné à la boisson, lui laissait toute la charge de la famille. Au bout de quelques années, Haydn de passage à Bonn est frappé par un jeu d'orgue admirable. On le présente à l'auteur, Beethoven ; Haydn l'emmène à Vienne, où il finira ses jours. De 25 à 30 ans, il y publie ses premières œuvres, sonates, trios, quatuors, symphonies toutes empreintes de jeunesse, de joie de vivre. Cependant il ne peut se décider à vivre de ses leçons ou de ses succès de virtuose. Non, il sent qu'il a une mission : il fait donc avec quelques mécènes un arrangement par lequel une pension lui est assurée pour qu'il puisse se livrer à son art avec la tranquillité d'esprit voulue. Il craint plus qu'il ne recherche la faveur du public : « C'est un sentiment particulier de se voir et de s'entendre louer et de sentir sa propre faiblesse comme je la sens. C'est toujours pour moi un encouragement à m'approcher plus près du but, si difficile soit-il. »

Mais l'heure de la douleur a sonné : de 26 à 30 ans, la surdité commence ses ravages. « La plus noble partie de moi-même, mon ouïe, a beaucoup baissé »,

[1] *Giovanni Enrico Pestalozzi, Vita, Opera, Pensiero e Significato presente della sua figura spirituale.* Grassi, Bellinzona, 1927, 328 p. in-16.

écrira-t-il plus tard. Pendant plusieurs années il le cache à ses meilleurs amis, il évite la société pour ne pas révéler son épreuve. On trouvera dans le *largo* de la troisième sonate pour piano op. 10 et dans la *Sonate pathétique* l'expression de cette tristesse tragique « Il me faut vivre comme un proscrit. En société, une brûlante anxiété me retient. Je n'entends pas les sons élevés des instruments et des voix si je me place un peu loin... Je veux braver mon destin ; mais il y a des moments où je suis la plus misérable créature de Dieu. »

Et à ces tourments s'en ajoutaient d'autres. Il ne connut que par le désir de son cœur le bonheur conjugal. Il avait quelque chose de puritain dans l'âme, les conversations et les pensées licencieuses lui faisaient horreur ; il traversa la vie sans jamais avoir eu à se reprocher une faiblesse. En 1802, il écrit la *Sonate* dite *au Clair de Lune*, qu'il dédie à Giulietta G. La jeune fille, coquette et égoïste, le fit cruellement souffrir et en épousa un autre. Beethoven est près de succomber au désespoir. Romain Rolland nous dit que seul son inflexible sentiment moral l'arrêta. Le dernier espoir de guérison disparut. Mais il regimbe contre l'épreuve. « Je veux saisir le destin à la gueule. Il ne réussira pas à me courber tout à fait. Oh ! cela est si beau de vivre la vie mille fois ! »

C'est sous l'influence de son amour pour Thérèse de Brunswick qu'il écrit la *IVe Symphonie*, pure fleur où tout est lumière, pureté, clarté. Cette union aussi fut rompue ; était-ce la différence de rang social, la longue attente imposée à Beethoven, ou son caractère emporté ? « Pauvre Beethoven, dit-il lui-même, il n'est point de bonheur pour toi dans ce monde. Tu ne peux exister pour toi, mais seulement pour les autres.... »

Cependant « aucun empereur, aucun roi n'avait une telle conscience de sa force ». Cette ivresse de force et de génie se révèle dans les *VIIe* et *VIIIe Symphonies :* « C'est moi qui donne aux hommes la divine frénésie de l'esprit, » dira-t-il. C'est le moment de la Révolution et Beethoven, nourri de Plutarque, lui est sympathique ; plus d'une fois il exprime sans détour son amour pour les idées républicaines ; il dit ce qu'il pense du gouvernement, de la police, de l'aristocratie. On tolérait les satires d'un homme dont le génie brillait d'un éclat si extraordinaire.

La *Symphonie en ut mineur* et la *Symphonie héroïque* expriment les grandes épopées contemporaines. En 1822, sa surdité est complète. Il essaie de diriger la répétition générale de *Fidelio*. Dès le premier acte chanteurs et musiciens ne marchaient plus ensemble. On proposa une pause. Puis Beethoven reprit avec le même insuccès. Inquiet, agité, cherchant à se rendre compte de ce qui n'allait pas, il finit par tendre son carnet à un ami qui y traça ces mots : « Je vous supplie de ne pas continuer ; je vous expliquerai à la maison pourquoi. » Il sauta d'un bond dans le parterre, courut chez lui et s'affala sur un divan où il resta longtemps le visage couvert de ses deux mains ; longtemps sa figure garda l'expression de l'abattement et de la douleur la plus profonde. Après le dîner, il pria son ami de ne pas le laisser seul... Il avait été frappé au cœur.

Deux ans plus tard, prenant part à la direction de l'exécution de la *IXe Symphonie*, il n'entendit rien du fracas de toute la salle qui l'acclamait avec transport, il fallut qu'une chanteuse le prît par la main pour qu'il vît les auditeurs debout, battant des mains et agitant leurs chapeaux.

Sa consolation, c'est la nature. De l'aurore à la nuit, il s'y promène seul sans chapeau, sous le soleil ou la pluie : « Personne ne peut aimer la campagne autant que moi... J'aime un arbre plus qu'un homme... Ici, parmi les arbres, les rochers, les forêts, ma malheureuse ouïe ne me tourmente plus. N'est-ce pas comme si chaque arbre me disait : Saint ! saint ! Qui peut exprimer l'enchantement de la forêt ! Doux silence des bois ! J'ai toujours un tableau dans ma pensée, quand je compose, je travaille d'après lui... Je ne puis dire avec sûreté d'où me viennent les idées ; dans mes promenades dans la forêt, dans le silence de la nuit, elles me viennent je ne sais comment, je pourrais les saisir avec la main ; ce qui apparaît en mots au poète se transforme chez moi en sons qui résonnent, grondent, tempêtent jusqu'à ce qu'enfin je voie les notes. »

» C'est une merveilleuse école pour le cœur, que la nature ! Je veux être un écolier dans cette école et y apporter un cœur avide d'apprendre. »

Jusqu'à la fin, les difficultés matérielles viennent s'ajouter à ses autres épreuves. Sa générosité n'y est pas pour rien : « Je ne puis voir les gens manquer du nécessaire, j'aime mieux leur donner. Aucun de mes amis ne doit manquer du nécessaire aussi longtemps que je possède quelque chose. J'oublie plus vite ce qu'on me doit que ce que je dois à autrui ».

Du reste, ce n'est pas seulement d'argent qu'il est généreux. « Dès ma première enfance mon art n'a jamais eu d'autre but que de servir l'humanité souffrante. Il y a beaucoup à faire sur la terre, fais-le bientôt. »

La grande messe porte ce motto : « Partie du cœur, puisse-t-elle retourner au cœur ! »

» Non pas à moi, mais à Lui l'honneur ! Il m'a confié beaucoup de talents, c'est en son nom que je verse la consolation à ceux qui souffrent, par la puissance des sons, que je redresse les désespérés et que je contrains les orgueilleux à l'humilité. »

Ainsi une fois une dame de sa connaissance perd son enfant ; il ne peut prendre sur lui d'aller chez elle, mais il l'invite et à son arrivée lui dit : « Nous allons nous entretenir de musique », et une heure durant, il lui dit, au piano, ce que sa profonde sympathie lui dictait et vraiment il lui « dit tout » et lui « donna la consolation ». Lorsque la femme de son ami Brentano tomba malade, il allait au piano et improvisait une mélodie consolante et fortifiante ; puis il disparaissait en silence, comme il était venu.

Les derniers temps de sa vie furent assombris par l'ingratitude d'un neveu que Beethoven avait aimé comme un fils. Sourd, malade, déçu dans ses affections, c'est du fond de cet abîme de tristesse qu'il entreprit de célébrer la joie, dans sa *IX*e *Symphonie* où après un brusque silence de l'orchestre le thème de la joie paraît mystérieux et divin. Puis, dans une véritable apothéose, « toute une humanité tend les bras au ciel, pousse des clameurs puissantes, s'élance vers la joie et l'étreint sur son cœur. » (Romain Rolland.)

Après l'exécution l'enthousiasme fut frénétique, Beethoven s'évanouit d'émotion, mais le concert ne rapporta rien : Beethoven se retrouva pauvre, malade, solitaire, mais vainqueur de la souffrance.

Fin novembre 1826 il prend un refroidissement pleurétique. Il souffrit quatre mois, supportant la maladie avec une sérénité et une bonté touchantes.

Avant une quatrième opération il écrit : « Je prends patience et je pense : Tout mal amène avec lui quelque bien ».

Le 26 mars 1827, pendant un orage violent, il expira dans un éclat de tonnerre.

Dans une vallée de l'Oberland, un pasteur qui est un artiste et un apôtre, M. Otto Lauterburg, a réussi à mettre à la portée des paysans de sa paroisse la vie et les œuvres des grands artistes musiciens, peintres ou poètes.

Souhaitons que, dans notre terre welche, beaucoup de ceux qui ont bénéficié d'une éducation artistique éprouvent aussi le besoin de mettre en commun avec les enfants du peuple et leurs parents la joie et la force qu'ils puisent dans la communion avec les sources du beau. Ainsi, Pestalozzi et Beethoven seraient célébrés comme ils méritent de l'être !

(D'après ROMAIN ROLLAND.) ALICE DESCOEUDRES.

PARTIE PRATIQUE

Méthode de composition française. *(Suite et fin [1].)*

SIXIÈME LEÇON

JOUER — LES JEUX, LES JOUETS, LES SPORTS

PH. MONNIER. (*Le Livre de Blaise.*) — Le maître a dit : « Allez ». C'est le quart d'heure. Ils s'élancent.

Leur bonnet à la main, ils s'élancent, se précipitent, bondissent jusqu'au milieu de la cour, et là s'étant retournés et coiffés du même coup ils poussent un éclat de rire. Ils sont libres.

Ils courent, sautent, tressautent. Ils s'ébattent et ils jouent.

Ils se roulent sur le sol, se relèvent du sol, s'appellent, se défient, s'excitent, se grisent, s'ébrouent comme des poulains lâchés.

Ils lèvent le bras pour bauler, pour attraper...

Ils lèvent les bras pour le plaisir.

Ils lancent les jambes de droite et de gauche.

Ils prennent leurs jambes à leur cou.

Des cris montent, les quolibets pleuvent, des sifflets partent, des apostrophes retentissent.

La gaîté leur éclate dans les yeux. La vie leur sort par tous les pores. La sueur leur ruisselle sur le front.

Quand ils ont faute ils se retiennent.

Ils mordent à leur miche, ils boivent à la fontaine.

Les boutons sautent, les bérets volent, les paumes filent.

Exercice de vocabulaire : 1. Rechercher tous les verbes convenant aux écoliers à la récréation.

2. Choisissez trois ou quatre verbes peignant certains élèves. Berton turbulent — Pictet le petit saint.

Compléter les propositions.

Exemple : il se roule = il se roule sur le sol.

[1] Voir *Educateur* du 19 février et du 5 mars 1927.

Il s'ébroue = il s'ébroue comme un poulain lâché.

Donner aux verbes trouvés comme sujet les élèves et comme complément une partie du corps.

Ils lancent leurs jambes de droite et de gauche.

Ils lèvent le bras pour bauler.

Reprendre ces propositions : Le complément devient sujet.

Ils lèvent le bras pour bauler = les bras se lèvent pour bauler.

On entend des cris = des cris montent.

Sur le modèle « quand ils ont faute, ils se retiennent », terminer:

Quand ils tombent...

Quand ils pleurent...

Quand ils se mouchent,... etc.

Montrer le mouvement de la récréation en continuant la série.

Les bérets volent, les boutons sautent, les paumes filent.

Les semelles sont au niveau des nuques, les bérets, les casquettes, les vestes de drap, les tabliers d'indienne se mêlent.

Les exercices qui précèdent ne sont pas proprement de la composition, mais des matériaux à utiliser, des formes à retenir.

Ph. Monnier. -- Deux croquis. — 1. — Monnard s'assied par terre, place au milieu de ses jambes écartées la cornaline, et, à dix pas de distance, Nourrisson, Torcapel, Martin, courbés, appliqués, attentifs cherchent à l'atteindre au moyen de billes de Paris dites Ripas.

On entend ces expressions : « Chique au but... A rien », etc.

2. — Monnard : « Rave ».

Torcapel donne une gifle à Monnard. Monnard se précipite sur Torcapel. Ils se collètent, se frappent, se meurtrissent de coups de poings, roulent dans la poussière.

Les collégiens ayant arrêté leurs jeux, font cercle. Cris, huées, clameurs, vociférations.

Toute la vie des écoliers peut se mettre ainsi en petits tableaux nets, définitifs, comme des instantanés.

Texte d'élève.

« Prems » dit Michel en posant sa « cot ». Les joueurs retournent lentement au « but ». Ils tirent une poignée de billes de leur poche et choisissent un bon piqueur. Bien d'aplomb sur leurs jambes écartées, ils se penchent un peu en avant et visent le carré. Ils crient des mots qui n'ont de sens que pour eux. Ils écartent sans douceur les curieux qui les gênent. Ils s'accroupissent, tordent la main et la bille file et rebondit.

Les termes de cett composition collective ont été choisis très soigneusement.

Ils tirent, ils sortent une poignée de billes,

bien d'aplomb — ils se penchent un peu...

La position a été étudiée en classe.

Ils crient des mots qu'on ne comprend pas, des mots d'argot, des mots

qui ne veulent rien dire, *qui n'ont un sens que pour eux*. L'expression soulignée paraît la meilleure.

Ils écartent sans douceur, brutalement.

Analysons : Les joueurs ne veulent pas être dérangés, mais ils ne visent pas à être brutaux ou insolents ; le jeu les passionne, ils ne veulent pas perdre de temps : ils écartent sans douceur.

Textes d'élèves.

Un grand observe un petit pendant toute la récréation.

Bichon court autour de l'école en mangeant son pain ; il s'arrête vers le bassin et tire un morceau de fromage de sa poche ; il se retourne, fait une grimace, repart brusquement en mordant dans son morceau de fromage ; il s'arrête tout à coup près d'un pilier et tire la ceinture d'une petite fille, fait volte-face et prend la direction d'un des tilleuls ; en passant il s'arrête devant la petite Simone qui lui demande : « Bichon, tu rigoles à la maman ? » Il répond : « Non » et se dirige vers le triangle à neige ; une file de fillettes arrivent en sens inverse ; il fait alors un crochet à gauche pour les éviter.

Alors pris d'une idée subite, il retourne vers le bassin contre lequel il s'adosse. La cloche sonne ; il se précipite vers le perron où il disparaît dans un remous d'enfants.

Doudou rentre.

La cloche sonne, Doudou arrive en courant devant le perron ; il déboutonne son manteau ; il monte lentement les premières marches de l'escalier, s'arrête un instant devant l'entrée, puis se précipite dans le vestibule en riant.

Ex. 34 : Anatole France. — Je jouais aux soldats (au cocher), et pour nourrir mon cheval à bascule, je ravageais les plantes que ma pauvre mère cultivait sur sa fenêtre.

Sur ce modèle, terminer les phrases suivantes.

1° Je jouais à la poupée...
2° Je jouais aux puces...
3° Je regardais guignol...
4° Je jouais au ballon... etc.

SEPTIÈME LEÇON

ANIMAUX

Nos animaux ne seront ni des ruminants, ni des solipèdes, ni des pachydermes, mais des vaches, des chevaux, des chats, des puces, des mouches. Nous laisserons aux savants le soin de les classer d'après leurs os, leurs dents, etc. Nous les montrons comme nous les voyons. Ils sont plus proches de ceux de La Fontaine et de Jules Renard que de ceux des naturalistes. Que nous importe que le cheval ait deux oreilles, deux yeux, quatre sabots ? Qui l'a jamais contesté ? Il faut comprendre que dans le mot cheval il y a toutes ces choses, qu'il est inutile et même néfaste de continuellement rabâcher les mêmes lieux communs. Rien de plus navrant que ces collections de monographies sur le cheval et la vache.

Voici les animaux en liberté, hors des cadres des classifications scientifiques.

JULES RENARD. *La poule.* — Pattes jointes, elle saute du poulailler dès qu'on lui ouvre la porte. Elle va boire au plat creux que la dernière averse a rempli. Elle boit par petits coups et dresse le col, en équilibre sur le bord du plat.

La cane. — C'est la cane qui va la première, boitant des deux pattes, barboter au trou qu'elle connaît.

Le canard la suit ; les pointes de ses ailes croisées sur le dos, il boite aussi des deux pattes.

La cane se laisse d'abord glisser dans l'eau boueuse où flottent des plumes, des fientes, une feuille de vigne et de la paille.

Le chat. — Le mien ne mange pas les souris ; il n'aime pas ça. Il n'en attrape que pour jouer avec.

Quand il a bien joué, il lui fait grâce de la vie, et il va rêver ailleurs, l'innocent, assis dans la boucle de sa queue, la tête bien fermée comme un poing.

Mais à cause des griffes, la souris est morte.

Le bœuf. — Il boit à lentes gorgées sa part au fond de l'auge. Puis le mufle dégouttant ainsi que l'arbre après l'averse, il va de bonne volonté se ranger à sa place ordinaire sous le joug du chariot.

Les cornes liées, la tête immobile, il fronce le ventre, chasse mollement de sa queue les mouches noires.

RAMUZ. *Le mulet.* — Un qui venait, et puis un autre ; celui-ci mené par la longe, celui-là qui cheminait seul ; et on entendait le petit grelot se rapprocher, puis s'éloigner, entre les barrières des jardins.

Finalement, la bête s'arrêtait d'elle-même devant la porte de l'écurie ; un homme se penchait pour défaire la sangle de cuir, il faisait sortir l'ardillon de son trou d'un coup sec ; il n'avait plus ensuite qu'à ouvrir les bras ; le bât lui venait contre, qu'il portait devant lui comme un petit enfant.

RAMUZ. *Troupeau de brebis.* — Un troupeau de brebis venait, accompagnées de leurs agneaux. Un petit garçon marchait derrière. Les agneaux avaient de grosses jambes raides qui semblaient avoir été taillées dans du sapin avec un couteau qui couperait mal. Mais une jolie laine frisée était sur leur dos et si douce. Ils bêlaient doucement.

EX. 34 : *Devinettes.* — Quel est cet animal ?

Un coursier à longues oreilles. La Fontaine II. 10.

Le maître peut chercher dans La Fontaine toutes les images semblables et les proposer comme devinettes à ses élèves.

EX. 35 : *Inventer des devinettes.* — Exemple : J'ai des sabots fendus et une barbiche.

Cet exercice a pour but de faire définir d'un trait un animal connu.

LA FONTAINE. — La souris parle : C'est un animal si doux, il est velouté comme nous, marqueté, longue queue, une humble contenance, un modeste regard et pourtant l'œil luisant.

De qui parle-t-elle ?

Ex. 36 : Décrire les animaux que vous connaissez.
Exemple : Le chien-loup de M. X.
Ex. 37 : Le bœuf de Jules Renard (ci-dessus) pris comme modèle :
Traiter *le cheval du boulanger* (éventuellement).

Texte d'élève.

Pour boire, il trempe son mufle dans l'eau claire et il aspire lentement. Ensuite il entre à reculons dans les brancards. Il attend patiemment qu'on l'attelle. Il part au trot en secouant joyeusement sa crinière et en balançant sa queue.

Mon chat. — Travail collectif en classe.
Vocabulaire.
Ex. 38 : Trouver les verbes convenant au chat.
Mon chat miaule, guette, saute, mange, attrape, happe, boit, grimpe.
Reprendre ces verbes et ajouter un complément :
Mon chat miaule tristement derrière la porte,
guette longtemps une souris,
soudain saute sur une chaise,
attrape lestement un oiseau,
boit à petits coups son lait dans une soucoupe,
dort en rond sous le fourneau.

Le chat de Michel. — Michel, un beau matin, est allé chercher son chat et nous avons fait cette composition collective :

Le chat s'échappe furtivement des bras de Michel. Il se faufile sous les bancs et se blottit entre les pieds d'un élève. Il s'accroupit et s'entoure de sa queue.

Le maître le prend et le porte sur son pupitre. Le chat regarde de tous côtés avec des yeux inquiets, il tourne ses oreilles à chaque bruit ; il tressaille et rentre la tête quand on le touche.

La souris de caoutchouc ne lui a rien dit.

Il mesure du regard la hauteur du pupitre et d'un mouvement lent, il saute. Il rampe le long de l'estrade et s'arrête d'un air malheureux contre la porte.

Sujets proposés : Tous animaux observables en classe : chat, chien, tortue, lapin, hérisson, etc...

1. L'oiseau qui est entré dans la classe et se cogne aux vitres.
2. La mouche contre la vitre.
3. Les poissons ou les têtards de l'aquarium.
4. Le hérisson dévorant de petits escargots.
5. Le papillon qui vient de sortir de son cocon.
6. Un jeune chat joue avec un peloton.
7. Un chien est entré par hasard dans la classe.

1er travail : vocabulaire et expressions.
2e travail : observations ; notations élémentaires.

3e travail : composition collective.

4e travail : composition individuelle sur un sujet semblable.

Ex. 39 : GIDE. (*Isabelle*). — Le cheval peinait aux montées, trébuchait aux descentes et tricotait affreusement en terrain plat ; parfois, tout inopinément, il stoppait.

Sur ce modèle traiter : le bœuf attelé au char de foin,
le chien à la chaîne,
la chèvre au piquet,
la souris dans la souricière,
la guêpe à l'attrape-mouches.

HUITIÈME LEÇON
OBJETS EN MOUVEMENT

Devant les élèves attentifs, le maître lance une toupie, une hirondelle en papier, lâche une poignée de billes sur le parquet. Ces objets en mouvement sont observés et leurs actions notées dans un travail collectif.

Exemple : Le maître lance une balle, les élèves observent.

Travail collectif, écrit au tableau noir.

Notations élémentaires.

1. La balle rebondit. — 2. Elle descend les marches de l'estrade. — 3. Elle roule sur le parquet. — 4. Elle se loge sous un banc. — 5. Elle s'arrête contre le mur. — 6. Elle ne bouge plus. — 7. Elle sautille lourdement. — 8. Elle tourne sur elle-même. — 9. Ses sauts diminuent. — 10. Elle se cogne au pied de la chaise.

Ex. 39 : Dans ces dix notations en choisir trois qui fassent un tout.

Exemples : *Travaux personnels.*

a) Elle sautille lourdement, ses sauts diminuent, elle roule sur le parquet.

b) Elle rebondit, elle se cogne au pied de la chaise, elle s'arrête contre le mur.

Même exercice avec un ballon de cuir bien gonflé, avec une paume mousse.

Vocabulaire.

Ex. 40 : Trouver cinq verbes convenant à :

la balle, la bille, le toton, la toupie.

Exemple : La balle roule, saute, se cogne...

Ex. 41 : Dites comment ressaute une balle.
Elle ressaute lourdement, légèrement.

Exemple de leçon. Les billes lâchées.

Le maître lâche une poignée de billes, les élèves formulent leurs observations puis on groupe les propositions semblables.

Travail collectif. Les billes lâchées. Elles s'éparpillent sur le parquet, elles s'écartent en étoile, chacune choisit sa direction, une seule est restée sur place, elles se dispersent dans les coins, on a de la peine à les retrouver, elles rebondissent différemment.

Ex. 42 : Reprendre chaque proposition en d'autres termes.

Elles filent dans toutes les directions = elles roulent de tous les côtés.

Ex. 43 : Notez différemment : elles ne bougent plus.

Elles ne bougent plus, elles s'immobilisent, elles s'arrêtent.

Ex. 44 : Dites en d'autres termes : on a de la peine à les retrouver. — On les retrouve difficilement.

Ex. 45 : Chercher des verbes donnant l'idée de se disperser.

Ex. 46 : Trouver le verbe convenable aux sujets suivants :

La fumée, les nuages, les billes, la lumière, le sucre.

La fumée se dissipe. Les nuages se dispersent.

Les billes s'éparpillent. La lumière s'évanouit.

Le sucre fond, etc...

Ex. 47 : Le sujet est un nom de chose.

Faites entrer comme sujet dans des propositions les noms suivants :

Un gros chêne — une haie — un bosquet.

Un large toit — des volets verts — des rideaux de soie.

Une commode ancienne — une vaste bibliothèque, etc...

Exemple : Un *jardin* s'étend autour de la maison.

Leçon sur la toupie qui tourne.

1. Travail individuel. Point de départ.

Ma toupie tourne un moment sur place, elle va de moins en moins vite, elle décrit de petits cercles qui deviennent de plus en plus grands, elle roule sur le ventre et s'arrête dans un coin de la chambre.

Chaque élève présente un petit travail semblable.

2. Elaboration d'une composition collective.

Le maître lance la toupie. Les élèves observent. Le maître écrit au tableau les observations formulées par les élèves, mais déjà corrigées des fautes grossières de syntaxe. Cette première notation est sans plan, toutes les répétitions sont admises sous une forme un peu différente.

Le maître, l'éponge d'une main, la craie de l'autre, groupe les propositions semblables selon les avis des élèves : on supprime les répétitions, on tourne les phrases, on en précise le sens avec des adverbes, des compléments ; des termes changent de fonctions ; on recherche des synonymes, on vérifie avec le dictionnaire la propriété de chaque terme.

Travail collectif :

La ficelle se tend. Il semble que la toupie va remonter, mais elle touche brusquement le plancher. Elle chancelle un moment, puis se redresse. Elle rôde doucement en quête d'un trou pour s'y établir, on dirait qu'elle est plantée et qu'elle ne bouge plus. Sa pointe décrit de petits cercles sous son corps et sa tête suit le mouvement. Enfin, la toupie glisse et roule sur le ventre en décrivant un six.

Remarques : Cette composition collective montre la toupie d'une façon générale. On ne parle pas des accidents particuliers et uniques. C'est le résumé de plusieurs observations : le maître a lancé plusieurs fois la toupie et les accidents particuliers se sont mêlés et fondus en une impression d'ensemble.

Travaux individuels : Notations particulières de *tel* lancement unique de la toupie. Les textes suivants sont comme des instantanés.

1. Elle se dandine et avance au hasard des bosses du plancher. Elle vacille et se prend dans les rainures. Elle descend par petits sauts les marches de l'estrade. Elle finit par s'arrêter en décrivant un six.

2. Elle touche terre avec bruit. Elle chancelle à chaque rainure. Elle descend une marche, elle y tourne un moment, elle s'y heurte et tombe sur le plancher. Rapaz assis par terre, se met à quatre pattes pour la laisser passer. Maintenant elle ne bouge plus. Elle se prend dans une grosse rainure, elle penche de plus en plus. Son ventre touche terre, elle roule en décrivant un grand cercle.

Sujets proposés :
Le ballon rouge au bout de son fil.
Le ballon lâché.
Le cerf-volant.
L'hirondelle de papier.
La feuille de papier lancée par la fenêtre.
Le toton sur la table, etc...

JEAN RICHEPIN. (*Braves gens.*) — Le cerf-volant s'obstinait à raser le sol, sans jamais prendre l'essor.

La queue est trop lourde, dit le voyou d'un air entendu. Et en deux tours de mains, il avait en effet allégé la queue, remis d'aplomb une aile qui était tordue, rafistolé l'attache qu'on avait placée trop bas ; et d'une trotte il donnait l'élan nécessaire au cerf-volant qui aussitôt montait en l'air d'un vol majestueux.

Texte d'élève.

Une feuille de papier tombe de la fenêtre.

Elle descend en tournant sur elle-même, elle se balance, elle remonte un peu, elle reprend la descente. Elle se heurte contre la maison. Elle se pose en équilibre sur un volet. Un coup de vent la fait glisser derrière le volet. Elle roule sur le trottoir et disparaît par le soupirail d'une cave.

Autres sujets : Le bouquet sur le pupitre.
L'encrier d'encre rouge.
La gomme à encre.

Texte d'élève. (Travail individuel.)

La gomme à encre. Chacun peut aller la chercher tout doucement, sur la pointe des pieds, pour ne pas déranger ceux qui écrivent. Quand elle n'est pas à sa place on demande qui l'a, ou bien on prend celle d'un camarade. Elle se promène de l'un à l'autre, mais le plus souvent elle est vers le maître, dans sa boîte à plumes. On se la demande à voix basse et on se la tend au bout des doigts. Quelquefois sous prétexte de prendre la gomme on se promène un petit peu et on va regarder l'heure au pupitre.

Depuis longtemps elle était fendue et elle s'est cassée enfin en deux petits morceaux dont l'un s'est perdu.

Afin de ne pas tomber dans une description sans intérêt, il importe si l'on veut traiter un sujet semblable, de choisir un objet qui a en quelque sorte une vie propre dont on peut parler comme d'un être animé.

La gomme à encre a « vécu » une année avec la classe. Ce travail d'élève n'aurait pas été le même au début de l'année. Il s'est créé dans son esprit, par tous les incidents relatifs à la gomme comme une personnalité de cette gomme.

Des propositions comme :

« On se la demande à voix basse et on se la tend au bout des doigts », sont des synthèses longuement mûries. Il faut cependant se garder du défaut qui consiste à faire d'un objet inanimé une personne qui vit, qui souffre, qui pense comme on peut le lire trop souvent (Souvenirs d'un parapluie.) — (Mémoires d'une pièce de 50 centimes.)

NEUVIÈME LEÇON

L'EAU, LA PLUIE, LA NEIGE, L'ORAGE, LE FEU, LA FLAMME, etc.

On ne pourra traiter chaque année tous ces sujets. On choisira donc celui qui est le plus à propos et on en fera une étude approfondie.

Voici une leçon sur la neige et une sur le feu, la flamme.

La neige.

Avant tout, cette leçon ne se fera que si la neige tombe ou vient de tomber. On ne travaillera pas sur des impressions anciennes et des souvenirs.

1er exercice : Notations élémentaires. Observations.

La neige recouvre le sol.

Elle saupoudre les arbres.

Elle scintille au soleil et bleuit à l'ombre. Elle crépit les poteaux, les troncs des arbres, les murailles.

Ces premières notations ont montré que le sujet était trop vaste pour être traité en une seule leçon. Si l'on donnait comme titre : la neige, les élèves risqueraient de se perdre dans des observations sans rapport les unes avec les autres et de fournir ainsi un travail sans unité.

Recherchons des sujets possibles et limités.

1. La neige tombe.
2. La neige est tombée.
3. La neige tombe en ville — à la campagne.
4. La neige fond — commence à fondre.
5. A travers la neige fraîche, ce matin.
6. La circulation dans la neige. (Dans la rue — sur la route.)
7. Les racleurs de neige. — Le malheureux racleur de neige.
8. La neige est drôle. — La neige est triste.
9. Je lance des boules de neige. — Je fais un bonhomme de neige.
10. La récréation sous la neige, etc.

Ces sujets limitent le champ des observations et donnent une direction au travail.

Travaux d'élèves.

Le malheureux racleur de neige.

Le matin, de bonne heure, on entend des raclements réguliers sur le trottoir. Ce sont les malheureux racleurs de neige. La plupart d'entre eux sont de vieux bonshommes qui n'ont plus de métier. Ils gagnent peu pour le travail qu'ils font.

Un incident : Une « sucrée ». Travail collectif.

Tous les élèves crient : « Sucré Olgay ». *Quelques* gamins le renversent dans la neige. La sucrée commence. *Aucun* ami ne le défend. Les mauvais plaisants l'éclaboussent à coups de pieds dans la neige. Olgay se débat dans un nuage; Il blanchit à vue d'œil. *Certains* sauvages s'acharnent sur le malheureux sucré.

C'est un incident pris sur le vif, à la récréation. Comme on venait d'étudier les adjectifs indéfinis, c'est en même temps un exercice d'application. Cette composition sur un sujet plaisant est restée dans la mémoire des élèves liée aux adjectifs indéfinis qui ne furent ni oubliés ni confondus.

Voici encore quelques observations, mais utilisant les pronoms indéfinis;

Rentrée de récréation : Notations élémentaires.

Certains tapaient leurs pieds contre le mur.

Quelques-uns se chauffaient déjà les pieds contre le radiateur. Les uns secouaient leurs manteaux, les autres se déchaussaient, etc.

Les élèves devaient fournir des observations sur la rentrée de la récréation; chaque proposition comprenant un pronom indéfini.

La neige abondante, l'hiver passé, a fourni maints sujets d'observation.

Texte d'élève : L'aventure de Welti.

Welti, petit bonhomme, roule péniblement une grosse boule dans un coin du préau où la neige n'a pas encore été foulée.

Michel, fine mouche, rôde en quête d'une boule pour finir le fort. Il guette un moment propice pour sauter sur une boule. Il se jette sur celle de Welti qui cause justement avec le maître, mais Welti aperçoit le voleur et lui saute sur le dos. Michel fait encore quelques pas, puis tous deux tombent à la renverse dans la neige et s'empoignent.

Monnier, un nouveau larron qui suivait la scène avec intérêt, s'approche à grands pas et s'empare de la boule abandonnée, mais la boule n'a pas fait deux tours qu'elle se rompt : Monnier s'étale dans les débris.

Une nuée de larronneaux se précipitent sur l'aubaine et s'enfuient de tous côtés, les bras chargés avant que nos trois gaillards se soient relevés.

Recherche préalable de vocabulaire et d'expressions.

Welti, petit bonhomme. C'est une utilisation de la forme vue dans Toepffer : Sorbières, voyageur microscopique...

Michel, fine mouche. Michel c'est le renard de La Fontaine, le rusé, l'habile, le malin, la fine mouche.

Welti qui cause avec le maître,

qui cause *justement* avec le maître.

Le mot *larron* cherché dans le dictionnaire a appris le mot *larronneau* qui suit et qui plaît tant qu'il faut le loger dans cette composition.

Textes d'auteurs. (A titre d'indication pour le maître.)

JULES RENARD : *L'œil clair.* Notations brèves.

A peine étions-nous en voiture que la neige se mit à tomber. Ce fut d'abord très gai, comme toutes les chutes de neige qui commencent.

La neige continue de tomber. Elle s'installait doucement sur le sol, comme le linge blanc dans les armoires.

Nous traversions, presque sans bruit, des villages en sucre qui dormaient tassés, bas comme des taupinières.

...Elle traverse sans une tache, sans plus de bruit qu'un reflet, le miroir du canal.

...Les arbres ont l'air de candélabres qu'une mousseline préserve des oiseaux...

...Les tours du château mettent leur calotte de nuit.

...Le mieux réussi, c'est le bonnet du clocher : il a un pompon qui se dresse.

...Et la croix du village est en bras de chemise.

A l'école primaire, la neige est le sujet qui demande le style imagé : le tapis blanc apparaît dans chaque travail. Mettons en garde les élèves contre les mauvais clichés et engagons-les à trouver des images nouvelles : Jules Renard montre la voie.

TH. GAUTIER. *Le capitaine Fracasse.* Petits tableaux.

1. La tempête augmentait. Chassée par le vent, la neige courait en blanches fumées rasant le sol, et ne s'arrêtant que lorsqu'elle était retenue par quelque obstacle, revers de tertre, mur de pierrailles, clôture de haie, talus de fossé. Là, elle s'entassait avec une prodigieuse vitesse.

2. La nuit qui descend si rapide aux courtes journées de décembre était venue, mais sans amener avec elle une obscurité complète. La réverbération de la neige combattait les ténèbres du ciel, et, par un renversement bizarre, il semblait que la clarté vînt de la terre.

ANATOLE FRANCE. *Barbe-Bleue.* Un orage.

Des nuées épaisses s'amassaient dans le ciel, où fuyaient les oiseaux ; un air étouffant pesait sur la terre livide et muette ; des lueurs tremblaient à l'horizon. Soudain un grand vent courba la cime des arbres, fit crier les branches et gémir le feuillage battu. Le tonnerre gronda et de grosses gouttes de pluie commencèrent à tomber.

Texte d'élève. Les nuages (pris de la fenêtre de la classe). Ils avancent lentement, poussés par le vent. Quelques-uns sont blancs, d'autres gris. Les blancs suivent surtout la crête neigeuse du Jura, parfois ils en cachent une sommité. Ils se déforment en s'avançant. De temps en temps de petits nuages noirs dépassent les autres. Ils ont toutes les formes possibles : celui-ci ressemble à un chien accroupi, cet autre à une queue de poisson.

Le feu. La flamme.

Observations : Allumez une allumette et dites ce que vous avez vu.

Textes d'élèves. L'allumette qui s'éteint.

La flamme diminue peu à peu. L'allumette rougit puis noircit en bougeant

la tête. Elle s'éteint en se tordant. Et une petite fumée grise s'échappe. Elle est morte.

2. L'allumette se contorsionne, sa tête se détache et tombe ; la flamme baisse, devient bleue, puis s'éteint ; une petite fumée blanchâtre s'échappe du bâtonnet carbonisé ; l'allumette est morte.

Travail collectif : Un journal brûle.

La flamme entame le journal. Elle avance en dessinant une dentelle lumineuse sur le papier. De la fumée s'échappe par les côtés intacts. Une languette de feu lèche un coin qui se dresse comme pour l'éviter, mais s'enflamme à son tour. Le feu circule sous le papier et le crève en jaillissant, puis tout le journal flambe.

Le papier carbonisé se tord et se recroqueville ; des flocons de cendre chassés par la chaleur flottent indécis, puis descendent lentement.

La flamme baisse, bleuit, s'éteint, renaît un instant et disparaît.

Il ne reste plus sur le plateau qu'une carcasse informe et noire où grouillent des chenilles rouges.

Travail collectif : La bougie et le courant d'air.

J'allume la bougie ; la mèche grésille, la flamme, toute petite d'abord, grandit en hésitant. Elle vacille, puis reste immobile, jaune et allongée.

Un courant d'air... la flamme s'affole. Le courant d'air lâche prise, la flamme se relève. Un souffle inattendu la surprend : elle se couche, devient toute petite, bleuit et s'éteint. Un mince tortillon de fumée s'envole lentement.

Ces travaux ont été faits après avoir observé en classe un journal qui flambait et une bougie près de la porte entr'ouverte.

Exercice préparatoire : Recherche de vocabulaire.

La flamme diminue, s'affole, monte... (trouver 10 verbes).

La mèche grésille... (3 verbes).

La fumée s'échappe... (5 verbes).

Le feu circule, court... (5 verbes).

Le papier carbonisé se tord, se recroqueville... (5 verbes).

La flamme avance en dessinant une dentelle, une frange, un liséré...

Une odeur de papier brûlé, de roussi, de fumée, etc.

Nommer les odeurs qui décèlent le feu.

Sujets proposés :

1. Je jette un chiffon de papier dans le calorifère.
2. J'allume la lanterne pour aller à la cave.
3. Un rayon de lune entre dans ma chambre.
4. Mon ombre sur la route (par un grand soleil — sous la lampe électrique.)
5. La fumée monte de la cheminée de l'usine.
6. Sur le pont des Charmilles, dans la fumée du train.
7. L'ombre du train sur le talus.
8. Dans la poussière de l'autobus.
9. La jonction du Rhône et de l'Arve.
10. Les vannes du pont de la Machine.
11. Sous le jet d'eau des Eaux-vives.

12. La grosse averse de 11 heures (éventuellement).
13. L'eau bouillonne sous les aubes du bateau,

et tous les sujets semblables dictés par les circonstances, mais toujours nettement limités.

DIXIÈME LEÇON
FAITS DIVERS, INCIDENTS DE LA JOURNÉE, COMPTES RENDUS

Travaux d'élèves : *Le lait bout.*

Je dois surveiller le lait. Tout de suite, j'augmente la flamme ; le lait commence à écumer contre les bords de la casserole, puis l'écume s'étend sur toute la surface. Une légère peau se forme au milieu, le lait s'agite de tous les côtés. La peau crève, l'écume couvre tout. Quelques petites vagues, puis le lait monte. Vite je retire la casserole du feu.

La soupe cuit.

Le couvercle danse sur la marmite avec un bruit agaçant. Des bouffées de vapeur s'échappent en petits jets minces et rapides qui grossissent en montant et disparaissent soudain. Des gouttes coulent le long de la marmite ; de temps en temps l'une arrive sur la flamme en faisant : « Pff ».

Quand maman retire le couvercle, un immense flot de vapeur monte au plafond en mouillant le mur. Maman éteint le feu et la marmite s'apaise peu à peu. Un moment après on entend encore un léger murmure.

Le bonhomme Bonjour.

Un jour un élève apporte un petit jouet ingénieux, donné comme prime à ses acheteurs du jeudi par un commerçant de la ville. Tous les élèves veulent jouer avec le bonhomme Bonjour. Le maître les laisse se familiariser avec ce jouet, puis quelques jours après demande une leçon d'observation sur ce sujet :

Le bonhomme Bonjour.

Il est toujours prêt à saluer : il n'y a qu'à tirer le fil rouge. Quand il abaisse son chapeau ses cheveux noirs se dressent. En le remettant, il les couche en éventail.

Il retient toujours son gibus sans fond sur sa tête de peur que la bise ne l'emporte.

A chaque coup de chapeau, il cache son nez rouge de froid.

Autre texte.

Le bonhomme Bonjour salue, il enlève son tube d'un geste étriqué et s'incline en levant la jambe gauche en arrière. Chaque coup de chapeau cache son long nez rouge ; dès qu'il enlève son tube, ses cheveux noirs se hérissent ; en le remettant il couche ses cheveux en arrière et se trouve ainsi coiffé à la mode. Son geste se raccourcit au fur et à mesure qu'il salue plus rapidement. Le petit bonhomme Bonjour est infatigable ; il semble nous inviter à tirer la ficelle.

Sujets proposés : Ils sont sans nombre. Toute chose vue peut être notée.

Afin de faciliter le travail de l'élève, il faut lui fixer les limites dans les-

quelles il travaillera. Par exemple les faits à noter se sont passés en quelques minutes, à telle heure, à tel endroit. Ces sujets conviennent parfaitement pour des travaux à domicile.

Exemples : 1. Noter ce qui se passe le soir avant le repas, après le repas (6 ou 8 propositions).

2. Choses vues ce matin avant d'entrer en classe (hier au bain, à l'épicerie, à la cuisine, à la récréation).

Notation d'un fait divers.

Rapard apporte un serpent de bois.

1. Notations élémentaires.

Les petits se sauvaient en criant : « Il est en bois ».

Au commencement tous avaient peur.

Les gamins se groupaient autour de Rapard.

Pour fuir plus vite ils se tiraillaient par leurs habits.

Tous les enfants suivaient Rapard, mais lorsqu'il se retournait ils fuyaient en criant.

Ils s'enfuyaient en rentrant la tête dans les épaules, pour qu'on ne leur enfile pas le serpent dans le cou.

Ils recherchaient un coin retiré pour passer inaperçus.

Ils s'aplatissaient contre la barrière.

Ceux qui connaissaient le « truc » feignaient d'avoir peur pour faire croire que le serpent était vivant.

Rapard animait tout le préau.

Quand le serpent les avait touchés, ils se sauvaient en se frottant.

Quand le nombre des curieux augmentait, Rapard cachait son serpent sous sa veste.

2. Choix ; mise en ordre.

Au commencement tous avaient peur. Les gamins, peu rassurés, se bousculaient autour de Rapard, mais dès qu'il se retournait ils sautaient en arrière.

Rapard se penchait, le bras tendu et tenait au bout de ses doigts le serpent qui se tortillait. Les compères feignaient d'avoir peur.

Les petits se sauvaient en criant : « Il est en bois ». Pour fuir plus vite, ils se tiraillaient par leurs habits, ils s'aplatissaient contre la barrière, ils cherchaient un coin retiré pour passer inaperçus.

Michel attrapait les petits et les amenait vers Rapard. pour les effrayer ; quand les moutards pleuraient, Rapard disait en levant le doigt : « Serpent, laisse-les ».

Si les curieux approchaient trop, il le cachait sous sa veste et ne laissait sortir que la tête qu'il caressait comme pour le calmer.

Le maître peut également, comme moyen disciplinaire, exiger d'un élève fautif la relation sincère de sa faute. Et souvent il s'apercevra que l'intention n'était pas blâmable. Cette relation n'est pas humiliante comme une punition ni fastidieuse comme une copie ; en outre, elle peut apporter un jour nouveau sur le caractère du fautif. L'élève en écrivant réfléchit sur son erreur, recon-

naît sa maladresse ou sa sottise, explique son intention et les choses ainsi mises au point s'arrangent le mieux du monde.

Ex. : Decrey, élève babillard, se retourne et cause avec ses voisins, dérange Durand, entame une conversation avec Matthey, se chicane avec Matile, se fait gronder par le maître et reçoit une punition.

VOCABULAIRE ET ORTHOGRAPHE AU DEGRÉ INFÉRIEUR

Sous ce titre, Mlle E. Champod combat la « réintroduction au degré inférieur d'un manuel de vocabulaire qui serait en même temps un cours élémentaire de langue ». Son article [1] n'a pas modifié notre opinion. A notre humble avis, Mlle Champod a exprimé plusieurs vérités très généralement admises dans notre Suisse romande, mais Mme Baudat n'a pas tort. C'est qu'il faut distinguer !

De toute évidence, la *chose* doit passer avant le *mot*, le « livre vivant de la nature » mérite qu'on le consulte aussi souvent que possible. Pour expliquer et instruire, rien ne remplacera avantageusement l'objet lui-même, l'action ou le phénomène, et la leçon de choses peut alimenter mieux qu'un texte — si bien fait soit-il — les exercices d'élocution ; elle contribue certainement à l'enrichissement du vocabulaire de nos écoliers. Mais parler et écrire sont deux. C'est avant tout l'orthographe qui nous préoccupe dans ce débat. Or il ne suffit pas que l'enfant ait bien vu beaucoup de choses et sache s'exprimer correctement pour qu'il donne aux mots leur vraie forme et les écrive sans fautes. Un de nos anciens élèves parlait comme un avocat et écrivait faussement la bonne moitié des mots dont il se servait. Et n'est-ce pas Sophie, la domestique du grand Hugo lui-même, qui se signait « Cäufy » sans employer une seule des lettres dont son nom était formé ?

Voilà pourquoi nous croyons à la nécessité de faire subir aux mots un traitement spécial. Nous estimons donc que le projet de Mme Baudat contient plus d'une promesse et procurera quelques avantages certains.

L'objection déjà entendue : « Le livre rendra la leçon moins vivante, diminuera par cela même l'intérêt de l'élève et nuira en définitive au but poursuivi », aurait quelque valeur si la maîtresse ne restait pas la maîtresse, si le manuel devait être autre chose qu'un guide. Elle ne nous retient pas en l'occurrence parce que, dans l'enseignement du vocabulaire tel que nous le concevons, le « Cours de langue » ne sera utilisé qu'à la fin de la leçon. Rien ne s'opposera dès lors à ce que les choses soient présentées au préalable ; les mots choisis et classés seront amenés par l'entretien. Le point de départ est donc excellent et l'objection tombe d'elle-même.

Une autre la remplace : il est préférable que les termes ainsi rassemblés et écrits au tableau noir soient copiés par la classe entière dans un cahier réservé à cet usage ; chaque élève établira son propre vocabulaire, comme l'exigent les principes féconds de l'Ecole active ! Nous acquiescerions volontiers, si toutes les institutrices avaient la volonté et le temps de préparer avec assez de soin cet important enseignement et si les débutantes ne manquaient jamais de lumières ni d'expérience. Mais nous pensons que Mme Baudat avait de bonnes raisons

[1] Voir *Educateur* du 5 mars 1927.

pour dénoncer comme elle l'a fait (voir *Educateur* du 31 octobre 1925) les lacunes du régime actuel.

On peut être tenté, d'autre part, de concilier les opinions en présence, en préconisant la publication d'un livre destiné non à l'enfant mais au maître. On aurait alors un remède efficace contre le « désarroi », « l'arbitraire » et la « bigarrure » ; il serait néanmoins insuffisant, car le manuel attendu doit être un instrument de travail plutôt qu'un lexique ; nous désirons qu'il présente de très nombreux exercices, bien gradués et habilement dosés. Les écrire tous au tableau noir prendrait beaucoup de temps et ne serait pas sans inconvénients pour les élèves mal placés et pour ceux qui ont la vue basse. Nous avons enfin cru remarquer (à notre vif étonnement !) que le jeune écolier préfère pour l'étude le livre au cahier.

« Pourtant, dira peut-être notre correspondant, la nécessité subsiste d'écrire tout nouveau vocable pour en graver mieux la forme ! » Nous répondrons : Les très nombreux exercices d'application prévus et les fréquentes dictées de mots appris (nous croyons à leur utilité !) remplaceront très avantageusement la simple copie dont on se contente parfois actuellement. Sur ce point encore, le statu quo nous paraît déplorable !

Reste la question des jeux auxquels Mlle Champod tient beaucoup, avec raison, du reste. Nous en sommes aussi partisan. Mme Baudat, qui va livrer à l'impression le cours qu'elle a rédigé après plusieurs années de recherches, les utilise dans sa classe. Son livre ne les proscrit pas ; il ne nuira pas davantage à leur développement. Ne le suspectons donc pas ! Faisons plutôt confiance à un auteur si familiarisé avec les difficiles problèmes que l'enseignement du vocabulaire pose à tout pédagogue, et accueillons le fruit de ses expériences comme on accueille un ami. Il sera certainement d'un grand secours aux institutrices du degré inférieur qui l'attendent avec impatience, et régularisera une étude dont l'importance éducative et surtout pratique n'échappe à personne.

J. LAURENT.

AVIS

Vacances universitaires franco-suisses. — Depuis quelque temps, le *Bulletin* et l'*Educateur* publient sous ce titre une annonce que nos lecteurs ont sans doute remarquée. Notre ami H. L. Gédet, Président de la Société pédagogique neuchâteloise, nous prie d'attirer sur cette annonce l'attention de nos collègues et de leur recommander le prochain voyage à Paris et Versailles. Nous le faisons volontiers. Le programme en est très intéressant et les précédents voyages organisés par la même œuvre ont fort bien réussi. S'adresser à notre collègue René Heger, Vieux Châtel 35, Neuchâtel.

37e Cours normal de travaux manuels et d'école active, à Genève. — Conformément à la « division du travail » entre le *Bulletin* et l'*Educateur*, nous nous bornerons à signaler à nos collègues l'avis paru dans le *Bulletin* du 12 courant (p. 96) et à leur recommander ce cours si utile, si éminemment propre à rénover et à vivifier notre pratique journalière. Nous souffrons tous plus ou moins de l'écart qui subsiste entre la théorie et la pratique. Profitons des occasions qui nous sont offertes de combler le fossé ! (RÉD.)

IMPRIMERIES RÉUNIES S. A. LAUSANNE.

LIBRAIRIE PAYOT

Lausanne — Genève — Neuchâtel — Vevey — Montreux — Berne

CARTES MURALES DES HÉMISPHÈRES

d'après

W. ROSIER et M. BOREL

par

KÜMMERLY & FREY

Echelle 1/13 500 000. Montée sur toile et rouleaux 175 cm. × 165 cm.

Hémisphère occidental	Fr. 36.—
Hémisphère oriental	» 36.—
Les deux hémisphères pris en une fois	» 70.—

Les événements politiques, les remaniements territoriaux entraînés par la guerre ont été tels qu'une nouvelle édition des cartes des deux hémisphères publiées autrefois par W. Rosier et M. Borel devenait indispensable. La préparation en a été confiée à la maison Kümmerly et Frey, à Berne, qui y a voué tous ses soins.

Les nouvelles cartes plairont sans doute par les couleurs vives, sans être heurtées, des terres et des mers. Le relief est marqué par le dessin, mais aussi par une gamme de teintes qui va du vert foncé au brun foncé, les altitudes moyennes étant plus claires. Pour les espaces maritimes, la couleur distingue les régions de faible profondeur (jusqu'à 200 m.), qui appartiennent à la plateforme continentale, celles de 200 à 1000 m., enfin celles de plus de 1000 m. qui constituent la majeure partie des océans ; les fosses les plus profondes sont marquées et cotées.

Comme il est naturel, les nouvelles cartes sont surtout physiques. Pourtant, les frontières politiques y ont été complètement portées. Les villes de 500 000 à 1 million d'habitants et celles de plus d'un million d'habitants sont toutes mentionnées, ces dernières marquées par un signe spécial. Pour les villes plus petites, on a arrêté la nomenclature d'après la dernière édition de la *Géographie générale illustrée* de W. Rosier, préparée par C. Biermann. D'autres faits de géographie humaine ont été aussi enregistrés, ainsi les principales lignes de chemins de fer et une partie des lignes de navigation maritime. Il n'était pas possible de mentionner les noms de tous les explorateurs qui ont contribué à nous faire connaître la Terre. Seuls ont été donnés les noms des découvreurs des régions polaires, avec la forme des nouvelles terres déterminées.

Les nouvelles cartes des hémisphères rendront sans doute de nombreux services à l'enseignement de la géographie dans notre pays.

COLLÈGE CLASSIQUE CANTONAL

Cours de Raccordement du 19 avril au 16 juillet 1927, pour les élèves qui désirent entrer en 6me classe. Age d'admission : 10 ans révolus en 1927. Les examens auront lieu : **lundi 28 mars** à 8 heures (écrits), **mardi 29 mars** à 8 heures (oraux). 29

Les inscriptions sont reçues au C. C. C. dès ce jour au 25 mars. Présenter acte de naissance, certificat de vaccination et livret scolaire.

Chants et Chœurs de Pâques

GRAND CHOIX

Demandez le catalogue - Envois à l'examen

EDITION FŒTISCH FRÈRES S. A., à LAUSANNE

Une semaine à PARIS avec visite à VERSAILLES, excursion organisée par les

"VACANCES UNIVERSITAIRES FRANCO-SUISSES"

du 14 au 20 avril inclus. Demandez programme et conditions à M. HEGER, instituteur, NEUCHATEL. Dernier délai d'inscription : 25 Mars. 30

INSTITUTEURS, INSTITUTRICES

recommandez les maisons ci-dessous et faites-y vos achats.

BONNETERIE — MERCERIE

LAINES SOIES COTONS

OUVRAGES A BRODER ET TOUTES FOURNITURES, etc., etc.

WEITH & Cie

27, RUE DE BOURG LAUSANNE FONDÉE EN 1859

N'OUBLIEZ PAS QUE LA

TEINTURERIE LYONNAISE

LAUSANNE (CHAMBLANDES)

vous nettoie et teint, aux meilleures conditions, tous les vêtements défraîchis.

MAISON JEAN HUBER

Facteurs et accordeurs de pianos - LAUSANNE

Grand choix — Echange
Réparations — Accordages

Auto-camion spécial pour les transports

Conditions extra-avantageuses pour le Corps enseignant.

Imprimeries Réunies S. A., Lausanne. — Librairie Payot & Cie, éditeurs responsables.

LXIIIme ANNÉE — No 7. Lausanne, 2 avril 1927.

L'ÉDUCATEUR

ORGANE
DE LA
SOCIÉTÉ PÉDAGOGIQUE DE LA SUISSE ROMANDE
ET DE L'INSTITUT J. J. ROUSSEAU

PARAIT TOUS LES 15 JOURS, LE SAMEDI

RÉDACTEURS :

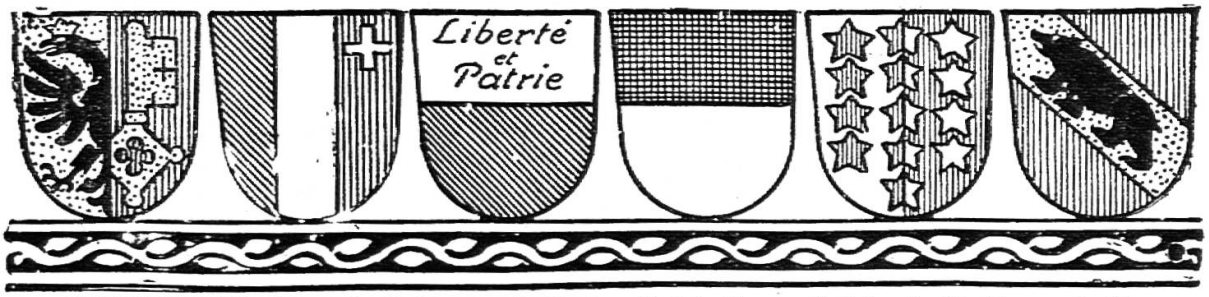
PIERRE BOVET
Florissant, 47
GENÈVE

ALBERT CHESSEX
Chemin Vinet, 3
LAUSANNE

COMITÉ DE RÉDACTION :

J. TISSOT, Lausanne.
J. MERTENAT, Delémont
H.-L. GÉDET, Neuchâtel
R. DOTTRENS, Genève.

LIBRAIRIE PAYOT & Cie
LAUSANNE - GENÈVE - NEUCHATEL
VEVEY - MONTREUX - BERNE



ABONNEMENTS : Suisse, fr. 8. Etranger, fr. 10. Avec *Bulletin Corporatif*, Suisse, fr. 10. Etranger fr. 15.
Gérance de l'*Educateur*: LIBRAIRIE PAYOT & Cie. Compte de chèques postaux II. 125. Joindre 30 cent. à toute demande de changement d'adresse. Pour les annonces, s'adresser à PUBLICITAS S. A., Lausanne, et à ses succursales.
SUPPLÉMENT TRIMESTRIEL : BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

FORMITROL

Nous venons de recevoir d'un de vos collègues la communication ci-après :

« J'ai fait naguère de très bonnes expériences avec les *pastilles de Formitrol* que vous m'avez envoyées, notamment dans ma famille. Comme directeur d'une colonie de vacances, j'eus l'occasion, cet été, de me convaincre de l'*efficacité merveilleuse de votre Formitrol*. Nous avions un cas opiniâtre d'angine, qui nous inspirait d'autant plus de crainte que la diphtérie s'était déclarée dans le voisinage, chez un enfant qui venait de temps en temps à la colonie.

« C'est alors que, soudain, je me suis souvenu du Formitrol. J'en fis chercher aussitôt à la pharmacie la plus proche. Or, combien ne fûmes-nous pas agréablement surpris en constatant qu'il avait amené une rapide amélioration et la guérison.

« Plus tard, d'autres « candidats » aux maux de gorge ont été guéris après avoir pris du Formitrol, que tous ont accepté très volontiers. Les pastilles de Formitrol ne manqueront dorénavant jamais à notre pharmacie de ménage et je recommanderai partout cet excellent produit. »

Signé : E. F. H., instituteur.

La formaldéhyde constitue le principe actif des pastilles de Formitrol. En laissant fondre les pastilles dans la bouche, on permet à la formaldéhyde de se dégager lentement ; elle détruit les bacilles qui s'introduisent dans la cavité buccale et soutient ainsi l'organisme dans sa lutte contre les attaques de la maladie.

Echantillon et littérature sur demande par

Dr A. WANDER S. A., BERNE